

T 613, 15

Les Deux voyageurs

Deux militaires revenaient. L'un, La Ramée, sans le sou. La Ramée dit à l'autre :

— Tirons des *pailottes*¹; lequel aveuglé, mendier[a]².

Ils trouvaient beaucoup. Il le laisse dans un bois. La Ramée, désolé, monte sur un *châgne*. Peur des bêtes ; dormait pas.

Vient un lion, un ours. Le lion dit :

— Tu me fais bien attendre !

— Maître, excusez-moi.

— Qu'as-tu vu *pandiment* nos cent ans ?

Ils venaient sous ce *châgne* tous les cent ans.

— Je *seus* passé dans une ville où le roi cherche une source ; elle y est.

— Où ?

— Il y a deux serpents de quarante pieds de long, gros comme des *poinçons*, [et] un autre dessus. Ils empêchent l'eau de monter.

— Comme les tuer ?

— Si on avait quarante grenadiers, quarante pionniers avec canon, on les tuerait. Source pour quarante moulins.

L'ours s'en va ; le loup arrive à son tour.

— Tu me fais bien attendre ! Qu'as-tu vu ?

— Une ville où une princesse [est] *en cas* de mort. On sonne les cloches, nuit et jour. Les médecins. Moi, je sais bien : cette demoiselle, en se peignant dans sa chambre, ne faisait pas brûler ses cheveux, elle les laissait vers sa croisée ; un crapaud les a pris et en a fait son nid sous le pied gauche de [2] son lit.

— Comment la guérir ?

— Il faut qu'on ôte le crapaud et qu'on ait une marmite neuve, un couperet neuf. Qu'on le coupe, le fasse cuire et qu'elle prenne une cuillerée de jus qu'il va rendre !

Il s'en va ; le renard arrive.

— Compère, toi, si tard !

— Je voulais prendre un chapon.

— Qu'as-tu vu ?

— Rien.

— Pas possible !

— Celui qui serait sur le *châgne* où nous sommes, sa fortune serait faite.

— Comment, ce *chêne* ? Il ne vaut pas grand chose !

— Celui qui saurait que son écorce fait voir les aveugles, entendre les sourds, parler les muets, ressusciter les morts [...] !

La Ramée entend, coupe avec son sabre de l'écorce et voit clair. Au jour, il coupe des écorces dans son sac et partout. Il va vers la fille malade, la princesse. Il demande :

¹ = *Équivaut sans doute à tirer à la courte paille.*

² = *celui qui perdra sera aveuglé. Ms : lequel aveuglé, mendier.*

— Y-a-t-il pas une malade ? Moi, je m'en charge ! Donnez-moi à manger.

— Si tu la guéris, tu l'épouseras.

Il fait ôter le lit. Marmite, couperet, boucher assez fort pour tuer, etc.

La fille était *en point* de mort. [Elle est] aussitôt guérie.

— Épousez-la !

— Non. Donnez-moi un peu d'argent, je reviendrai sans doute, mais je ne peux pas m'arrêter.

Il va à la ville vers la source ;

— Que cherche-t-on ? Tant d'ouvriers !

— Une source.

— [Il faut] quarante grenadiers, quarante pionniers avec canon...

On canonne les serpents. La source *jille* à cent pieds de haut.

— Je te donne ma fille en mariage.

Il se marie avec cette fille du roi. Le voilà donc prince. Dans une revue, il voit l'autre qui avait repris du service. Il le reconnaît...

— Je te mets capitaine, sans rancune. Tu as fait ma fortune !

Ce capitaine veut le tuer à la chasse ; il lui propose d'y aller. Il avait écrit une lettre [3] dans son écorce que cette écorce ressuscitait les morts.

L'autre le tue dans le bois. On le cherche partout. On le trouve mort, comme s'il s'était tué. Sa femme dit :

— Mon mari a des écorces qui ont du pouvoir.

Elle trouve cet écrit. On a mis l'écorce sur sa bouche, sur les plaies. Il ressuscite, revient à la cour, retourne voir le capitaine.

— Bonjour, capitaine.

Effaré.

— Tu m'as tué. Que veux-tu ?

— La mort.

— Je te mets colonel, car je n'ai rien à craindre de toi !

Recueilli en août 1887 à Dun-sur-Grandry auprès de Marie Jardet, [veuve Girard, née à Dun-sur-Grandry en 1819], [É.C. : née le 17/08/1821 à Dun-sur-Grandry, mariée le 14/06/1859 avec Claude Girard, décédé le 20/12/1872 ; journalière, résidant à Dun-sur-Grandry]. S. t. Arch., Ms 55/1, Cahier Dun-sur-Grandry, p. 87-89.

Marque de transcription de P. Delarue.

Catalogue, II, n° 15, version F, p. 521.